

Larry Johnson : Les États-Unis à bout de souffle face à la montée de l'Iran

Trump et Poutine s'entretiennent pendant 90 minutes alors que la Russie offre son soutien à l'Iran, tandis que les États-Unis deviennent de plus en plus désespérés face à l'échec de la guerre et de la guerre économique. Johnson est un ancien analyste du renseignement de la CIA qui a également travaillé au Bureau de la lutte contre le terrorisme du Département d'État américain. Lisez Sonar21 de Larry Johnson : <https://sonar21.com/> Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdiesen Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons Larry Johnson, ancien analyste de la CIA et auteur sur Sonar21. J'ai mis un lien dans la description. Ravi de te revoir, Larry. Oui, monsieur.

#Larry Johnson

Vous n'avez pas chômé, on dirait.

#Glenn

Oui, j'essaie.

#Larry Johnson

Éduquer le monde, comme un bon professeur.

#Glenn

J'essaie de terminer un livre en même temps, donc les journées sont longues.

#Larry Johnson

Ouais, c'est dur. Ouais.

#Glenn

Eh bien, je pense que ce qui rend la situation beaucoup plus difficile cette fois, avec ces guerres, c'est qu'il y a une énorme focalisation sur le contrôle du récit. Avec tout cet océan de propagande, même comprendre la réalité est devenu une tâche redoutable. Et bien sûr, il faut ensuite une analyse par-dessus tout ça. Mais quand on regarde quelque chose de clair, d'indiscutable, comme le fait que les États-Unis ont épuisé leurs stocks d'armes et qu'ils sont incapables d'augmenter leur production à un niveau significatif, ça veut dire que Trump ne peut pas vraiment poursuivre une guerre de haute intensité contre l'Iran. Et je me demandais... il doit bien réagir d'une manière ou d'une autre. Il ne peut pas simplement plier bagage et rentrer chez lui. Alors, est-ce pour ça, selon vous, que Trump a accepté — ou plutôt, qu'il a imposé — un cessez-le-feu ? Qu'il a lancé ces fausses négociations et qu'il est passé à une guerre économique ?

#Larry Johnson

Oui, enfin, la partie sur la guerre économique est vraiment déroutante, parce qu'elle repose sur des hypothèses qui, franchement, sont fausses. Par exemple, que l'Iran dépendrait entièrement, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, du pétrole chargé sur l'île de Kharg, et que le blocus américain serait efficace. En gros, qu'il pourrait tout bloquer à cent pour cent. Alors, commençons par démonter ce mythe. L'Iran charge un pétrolier, le fait passer par le détroit d'Ormuz, le garde à moins de cent vingt kilomètres de ses côtes, et peut vendre son pétrole vers l'est — ou, disons, là où il trouve les meilleurs acheteurs à l'est. La marine américaine, elle, ne s'approchera pas à moins de trois cent vingt kilomètres des côtes iraniennes, parce que l'Iran dispose de missiles balistiques à courte portée, de missiles de croisière et de drones capables de frapper ces navires.

S'ils s'approchent davantage, ils deviennent vulnérables, et l'Iran les attaquera, peut-être même en coulera certains. C'est pour ça que je dis que tout ça, c'est du théâtre politique. Les États-Unis veulent montrer : « Regardez, on a saisi ce navire, on a saisi celui-là. » Mais d'abord, il y a le problème de la distance avec le blocus. L'Iran peut rester à environ cent miles de ses côtes, et là, les Américains ne les toucheront pas. Ensuite, dès qu'ils sortent des eaux iraniennes, un deuxième problème se pose pour les États-Unis. Si l'Iran, par exemple, prend un convoi de vingt navires — vingt pétroliers qui longent la côte, à cent miles au large, ou soixante-quinze miles au large —

Une fois qu'ils atteignent cette zone dans l'océan Indien, depuis la mer d'Arabie jusqu'à l'océan Indien, ils se dispersent. Les États-Unis n'ont pas assez de navires pour arrêter et saisir chacun d'entre eux. Ils peuvent peut-être en intercepter un ou deux, mais ça ne va pas paralyser l'économie iranienne. Et il faut se rappeler que si un navire de guerre américain saisit un bateau, au moins un des bâtiments engagés dans l'opération doit rester avec ce bateau jusqu'à ce qu'il soit conduit au port, ou ailleurs. Ils ne disent pas simplement : « Très bien, on t'a capturé, à toi de jouer », et s'en vont. Non. Et c'est là le deuxième problème avec ce qu'on appelle ce « blocus ».

Le troisième problème avec le blocus concerne les importations. Vous savez, les mêmes principes s'appliquent pour les marchandises qui entrent en Iran : on les garde près des côtes iraniennes jusqu'à ce qu'elles atteignent Chabahar ou Bandar Abbas. Chabahar ou Bandar Abbas... ces ports ont une frontière très ouverte avec le Pakistan. Et d'après les informations, le Pakistan aurait identifié six routes différentes, à la fois routières et ferroviaires, vers l'Iran. Ces routes servent à faire passer des milliers de conteneurs de douze mètres, qui normalement voyageraient par bateau. Alors oui, ça peut augmenter un peu les coûts de transport. Mais l'essentiel, c'est que l'Iran n'est pas isolé.

Et tout le modèle de guerre économique que Scott Bessent met en avant consiste à couper l'Iran de toutes ses sources possibles de soutien. Et c'est tout simplement impossible. Ils ne peuvent pas y arriver. Alors, cette déclaration selon laquelle Trump va voir ce qui se passe cette semaine... eh bien, le message que Trump a publié hier sur sa page Truth Social disait qu'en gros, l'Iran, sa direction s'est effondrée, qu'il n'y a plus personne aux commandes, et qu'il va falloir les aider. Et là, je me dis, tiens, c'est curieux. Parce que si Trump se retourne et dit : « Bon, pour aider l'Iran, on va lever le blocus », il pourrait bien être en train de préparer cette excuse.

Le problème, c'est qu'on continue à présenter la direction iranienne comme chaotique, brisée, minée par les luttes internes... mais ce n'est tout simplement pas vrai. J'ai commencé à creuser sérieusement la question après une discussion avec le professeur Morandi. Il m'a raconté que, quand il s'est engagé dans le Bassidj — il était volontaire —, cette organisation était en quelque sorte subordonnée aux Gardiens de la Révolution. Il a combattu aux côtés du frère aîné de l'ayatollah Mojtaba Khamenei. Le frère cadet, Mojtaba, lui, s'est engagé directement dans les Gardiens de la Révolution islamique. Alors je me suis dit : regardons tous les autres acteurs clés. Regardons Pezeshkian, le président. Regardons Araqchi.

Regardons Ghalibaf. Et puis, bien sûr, regardons le chef des Gardiens de la Révolution. Évidemment, il a combattu pendant cette guerre. Il se trouve que Pezeshkian était médecin militaire et qu'il a servi avec les Gardiens. Araqchi, lui, était engagé dans les Gardiens aussi. Ghalibaf, pareil, ancien des Gardiens. Donc, en gros, les cinq principaux dirigeants, ou du moins ceux qui sont en première ligne, sont tous d'anciens membres des Gardiens de la Révolution. Ils ont des liens entre eux. Et vous vous souvenez de ce que c'était, à votre époque, dans l'armée. On y noue des amitiés. Vous, vous n'étiez pas sous le feu, mais vous avez quand même créé des liens qui durent toute une vie. Eh bien, c'est exactement ce qui s'est passé pour eux.

Je ne dis pas qu'ils ont tous servi en même temps, mais ils ont tous vécu cette même expérience : celle de combattre, pour l'Iran à l'époque, une guerre existentielle contre une entité financée par les États-Unis. Donc, d'une certaine manière, ce qui s'est passé avec Israël l'été dernier, et ce qui se passe maintenant, ils l'ont déjà connu. Du coup, je dirais même que la direction iranienne actuelle est mieux préparée, mieux équipée, justement grâce à cette expérience commune du combat, pour

faire face aux menaces actuelles des États-Unis. Alors qu'en face, du côté américain, tout ce qu'ils ont, c'est Pete Hegseth. Et disons-le franchement, ce n'est pas exactement la lumière la plus vive du solarium.

#Glenn

Oui, ce nouvel effort pour façonner le récit, c'est que la direction iranienne serait tellement divisée. Et que, du coup, c'est impossible d'obtenir un accord. Et puis, c'est aussi pour ça que Trump, par pure générosité, prolongerait le cessez-le-feu. C'est un récit intéressant, en tout cas, qu'ils essaient de faire passer. Mais la réalité, en fait, c'est plutôt l'inverse. Aux États-Unis, c'est la direction qui semble extrêmement divisée. Je me disais justement : qui peut vraiment conclure un accord avec les Iraniens maintenant ? Parce que, oui, Witkoff et Kushner, eux, n'ont plus vraiment beaucoup de crédibilité.

On dirait presque des agents du Mossad, à ce stade. Enfin, je veux dire, il n'y a pas... Ouais, les Iraniens n'ont pas l'air d'avoir beaucoup de confiance en eux. Et puis, j'aurais bien misé quelque chose sur Vance. Mais bon, peu importe le marché affreux qu'ils peuvent conclure maintenant, c'est... Personne, je pense, ne veut avoir ses empreintes sur un accord pareil, parce que ce serait la fin de leur carrière politique. Surtout si, vous savez, l'AIPAC et, enfin, tous les autres se mettent à salir la réputation de celui qui signe cet accord désastreux. Alors, est-ce que vous voyez ça comme un problème du côté américain, le...

#Larry Johnson

Eh bien, oui, ils ne font pas attention à ce que font les Iraniens. Alors regardons ce qui s'est passé ce week-end avec Araqchi. D'abord, il commence par le Pakistan. Et là-bas, il présente en gros un document, une nouvelle position politique du gouvernement iranien. Et au lieu d'une position qui supplierait les États-Unis de revenir à la table des négociations — du genre "on souffre trop, il faut qu'on s'en sorte" — non, ils ont fait exactement l'inverse. Ils ont dit : d'accord, les dix demandes initiales sont toujours là, elles ne changent pas. Mais la première étape, c'est celle-ci : le blocus doit être levé, sinon il n'y a rien d'autre à discuter. Et une fois le blocus levé, alors on parlera du détroit d'Ormuz. Et qu'on le sache bien du côté américain : en ce qui concerne les efforts d'enrichissement nucléaire, c'est hors de question d'en parler.

On ne parle plus de ça. Ils peuvent oublier cette histoire. Nous avons signé le Traité de non-prolifération, et nous en faisons toujours partie. Nous sommes comme n'importe quel autre pays dans le monde. Nous avons le droit d'enrichir de l'uranium, et nous allons respecter le droit international tout en disant clairement aux Américains que c'est notre position. Donc, l'Iran a adopté une position plus ferme, pas plus faible. Ensuite, il s'est envolé pour Mascate, à Oman, et il a rencontré le cheikh principal là-bas, essentiellement pour coordonner les choses. En gros, il a dit : « À partir de maintenant, reconnaissons que le détroit d'Ormuz se trouve dans les eaux territoriales d'Oman et de l'Iran. » Certains ont soutenu que c'était une voie maritime internationale. Ce n'est pas

le cas. Ce sont les eaux territoriales de chaque pays. Et donc, l'Iran se coordonne avec Oman sur la manière dont ils vont gérer tout ça, travailler ensemble, et ainsi de suite.

Alors, à l'origine, il devait s'envoler pour la Russie. Mais finalement, il a fait demi-tour et il est reparti à Islamabad pour transmettre le message, en gros : « Bon, qu'est-ce que les Américains vous ont dit ? » Et aussi pour remercier les Pakistanais pour tout ce qu'ils avaient fait. Ensuite, le Pakistan a levé les restrictions de sécurité qui étaient en place à cause du risque d'attentats. C'était un signe : plus de discussions avec les États-Unis. Et là, Araqchi s'envole pour Moscou. Il a une longue réunion avec Vladimir Poutine, Sergueï Lavrov, Iouri Ouchakov et le chef du renseignement militaire. Donc c'était tout le monde — pas seulement la diplomatie, mais aussi le renseignement militaire, le soutien militaire, et le président Poutine lui-même. En gros, ce n'était pas une simple rencontre protocolaire.

Comme vous le dites, moi, je ne rencontre pas les ministres des Affaires étrangères. Je rencontre le président. Non, lui, il a rencontré le ministre des Affaires étrangères. Et l'échange a été très chaleureux, très amical. Le message que Poutine a ensuite rendu public, c'était : « Nous sommes à cent pour cent derrière vous. Vous avez tout notre soutien. » Donc, vous voyez, les États-Unis sont un peu coincés maintenant, parce que l'Iran n'a clairement aucune intention de céder. Et, franchement, l'Iran a plus d'atouts en main. Et à l'échelle mondiale, c'est cette semaine qu'on commence à ressentir pleinement les effets de l'arrêt des exportations de pétrole du vingt-huit février. On a vu, rien que dans les dernières vingt-quatre heures, le prix du Brent grimper d'environ huit à neuf dollars le baril. Même chose pour le West Texas Intermediate. Ces deux cours étaient en dessous de cent la semaine dernière. Ils sont maintenant bien au-dessus, et ils vont continuer à monter.

#Glenn

Eh bien, j'ai vu Marco Rubio. Il a fait plusieurs références, ou plutôt des affirmations — très précises — selon lesquelles le détroit d'Ormuz serait des eaux internationales. Donc, selon lui, l'Iran ne pourrait pas y instaurer un péage. Mais ça, encore une fois, c'est tout simplement faux, comme vous l'avez dit. Ce ne sont pas des eaux internationales. Et, vous savez, il aurait pu se référer à la Convention des Nations unies sur le droit de la mer, qui permettrait alors le passage en transit. Le problème, c'est que l'Iran ne l'a pas ratifiée. Mais, et c'est peut-être encore plus important ici, les États-Unis ne l'ont pas ratifiée non plus. Donc, ça veut dire que ce n'est pas un argument très solide pour les États-Unis de dire que l'Iran devrait la ratifier et l'appliquer, alors qu'eux-mêmes ne le font pas. En réalité, il n'a pas vraiment d'argument valable, et c'est sans doute pour ça qu'ils finissent par inventer leur propre réalité, en affirmant que ce sont des eaux internationales. Mais non, ce n'est pas un bon argument.

Cependant, on a l'impression que l'Iran, en laissant Trump transformer tout ça en une guerre économique de faible intensité, permet aux États-Unis de reconstituer leurs armes et, en quelque sorte, laisse Trump mener cette guerre à ses propres conditions. Pour moi, c'est un peu étrange, parce que je pense qu'une des raisons pour lesquelles l'Iran gagnait jusqu'ici, c'est justement qu'il

refusait la logique d'escalade imposée par Trump, et qu'il ne laissait pas Washington fixer les règles du jeu. Par exemple, en frappant les bases du Golfe, en fermant le détroit d'Ormuz, bref, en refusant que Trump décide ce qui constitue une cible légitime. En agissant ainsi, et en ne laissant pas non plus les États-Unis décider quand la guerre se termine, l'Iran avait fait un choix stratégique important, qui lui permettait de mettre une vraie pression sur Washington. Là, on a plutôt l'impression que les États-Unis disent : bon, on va baisser d'un cran, on ne peut plus soutenir une guerre de haute intensité.

#Larry Johnson

Oui.

#Glenn

Maintenant, on va mettre en place ce blocus où on tire sur vos navires, on en détourne certains, et vous, vous commettez des massacres au Liban... mais vous ne pouvez rien faire en retour. Oui, on dirait qu'ils acceptent désormais un champ de bataille façonné par les États-Unis.

#Larry Johnson

Eh bien, oui, en fait, les États-Unis ne peuvent pas reconstituer leur stock de missiles de précision pour une raison très importante. J'ai vérifié, pour les deux systèmes, et pendant que tu parlais, j'écoutais, mais je voulais quand même revérifier. Pour le missile intercepteur Patriot PAC-3 et pour le THAAD, qui est aussi un missile défensif, ainsi que pour les missiles Tomahawk... D'après les analyses en sources ouvertes et les discussions techniques, il faut au moins quatre à six minéraux spécifiques, des terres rares, pour fabriquer un missile de croisière Tomahawk. Voyons... le samarium, le néodyme, le dysprosium, et d'autres encore. Beaucoup de ces éléments servent à fabriquer des aimants et d'autres composants essentiels à la précision. Mais devine qui contrôle toutes ces terres rares ? La Chine. Oui, la Chine.

Et la Chine retient ses exportations. Elle ne commerce pas librement ces produits ni ne les envoie aux États-Unis, parce que les Chinois savent très bien que les États-Unis parlent d'attaquer la Chine. Et la Chine se dit : pourquoi on vous donnerait les moyens de nous attaquer, en vous fournissant les éléments essentiels dont vous avez besoin pour fabriquer les aimants utilisés dans les systèmes de guidage de précision, que ce soit pour les Tomahawk, les Patriot ou les THAAD ? Donc ce n'est pas simplement une question de dire : « Ah, on est à court, allez, les gars, travaillons plus dur, faisons tourner les usines vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mettons un peu plus d'argent, on va en produire davantage. » Non. Ils n'ont pas les matériaux nécessaires pour les fabriquer. Et ça, eh bien, ça change complètement la donne.

#Glenn

Et les pourparlers de paix, alors ? C'est juste pour la forme, ou tu penses qu'il reste encore quelque chose de concret ?

#Larry Johnson

Eh bien, non, on verra ce que... donc Trump a parlé à Poutine aujourd'hui. Je n'ai pas encore vu de compte rendu de cet échange. Apparemment, la conversation a eu lieu il y a seulement quelques heures. Et je pense que ce n'est pas une coïncidence si, lundi, les Irakiens étaient à Moscou pour parler avec Poutine, et que maintenant, aujourd'hui, mercredi, Poutine parle à Trump. Je suis certain que l'un des sujets, c'est l'Iran et la Russie. La Russie sera ravie de voir ce qu'elle peut faire pour aider à mettre fin à ce conflit.

Mais en même temps, la Russie adopte une position plus dure vis-à-vis de l'Ukraine et de l'OTAN. Comme vous l'avez déjà souligné dans votre précédente émission, Lavrov a déclaré la semaine dernière que la Russie est en guerre avec l'OTAN — pas qu'elle pourrait entrer en guerre, mais qu'elle est en guerre, au présent. Donc, Poutine va continuer à parler avec Trump, même si, je pense, les Russes reconnaissent de plus en plus que Trump, mentalement, n'est pas vraiment là. Il se complaît dans beaucoup de fantasmes et d'inventions, et il croit avoir conclu des accords qu'il n'a jamais conclus, ou accompli des choses qu'il n'a en réalité jamais accomplies.

#Glenn

Je pense que mon impression, c'est que les récentes escalades qu'on voit venir d'Europe — ce grand programme de drones, la rhétorique très ouverte qu'ils tiennent sur le fait de combattre la Russie — tout ça, combiné, je crois, avec ce qui semble maintenant être clairement des attaques depuis des territoires de l'OTAN, et bien sûr l'aide apportée par des pays de l'OTAN pour frapper les raffineries de pétrole russes... Tout mis bout à bout, je pense que ça pourrait être la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il y a trop de colère qui s'accumule, à mon avis. Et puis, oui, enfin, ils ne peuvent pas continuer comme ça.

On a l'impression que quelque chose va s'intensifier, en lien avec la guerre en Iran. Mais encore une fois, je ne vois pas pourquoi... Je pense que si la Russie reste à l'écart de l'Iran pour ne pas fâcher Trump, ça la rend en fait aussi soumise que les Européens. Je veux dire, on ne peut pas avoir les États-Unis qui participent à des attaques contre la Russie de cette manière, et que la Russie, si elle ne réagit pas d'une façon ou d'une autre, s'attende à ce que cette faiblesse soit récompensée. Ce serait perçu, encore une fois, comme une faiblesse. Mais alors, quel est le rôle des Russes dans tout ça ? Comment peuvent-ils jouer un rôle dans les négociations ? Est-ce qu'ils y participent vraiment, ou est-ce qu'ils se contentent d'apporter leur soutien à l'Iran, ce qui renforce la position autonome des Iraniens ? Ou bien, comment voyez-vous la Russie, disons, son rôle dans ce jeu plus large ?

#Larry Johnson

Eh bien, il y a plusieurs façons. D'abord, ils peuvent offrir à l'Iran des garanties de sécurité, des garanties concrètes, peut-être même aller aussi loin que ce qu'ils ont fait avec la Corée du Nord. En gros, si vous êtes attaqués, nous considérerons cela comme une attaque contre la Russie. Donc, ça pourrait aller jusque-là, ce qui mettrait les États-Unis en alerte, ainsi qu'Israël, d'ailleurs. Ce serait donc une manière pour eux de jouer un rôle, un rôle décisif, dans la recherche d'un accord négocié, parce que c'est l'une des exigences essentielles de l'Iran. L'autre aspect, c'est ce que fait la Russie, vous savez, au moins depuis le mois de juin dernier : elle fournit du renseignement, des conseils techniques et une aide matérielle pour améliorer à la fois l'armement et le fonctionnement des équipements de l'armée iranienne.

Alors, la Russie considère l'Iran comme un pays clé, un membre essentiel des BRICS pour l'avenir, et elle jouera un rôle majeur dans l'expansion économique de ces nations, une fois qu'elle sera libérée de toutes ces sanctions occidentales. En réalité, c'est déjà un peu le cas, parce que la Russie et la Chine, qui avaient signé et soutenu les sanctions il y a, quoi, onze ans, au moment de l'accord sur le nucléaire iranien, ont désormais déclaré qu'elles ne les appliqueraient plus. Elles disent clairement : non, on ne va plus faire ça. On ne va plus imposer de sanctions à l'Iran. Du coup, ces pays peuvent commercer librement entre eux, et dans leurs propres monnaies. Les États-Unis répondent : « Très bien, mais vous n'utiliserez pas le dollar. » Et eux rétorquent : « Pas de problème, on utilisera nos devises nationales. » Ils ajoutent : « On va arrêter d'acheter des bons du Trésor américain, on va acheter de l'or. » Et c'est là, en fait, que les efforts des États-Unis pour garder le contrôle de la situation ont fini par les isoler eux-mêmes.

#Glenn

Mais l'une des conséquences, ou plutôt l'un des objectifs principaux de ce que Glenn Diesen appelle le « Projet Fureur économique » — c'est-à-dire l'offensive contre l'économie iranienne — semble être aussi, bien sûr, de viser la Chine. Parce que la grande majorité du pétrole iranien part vers la Chine. Donc, je suppose que les responsables à Pékin savent très bien que la Chine est une cible clé dans cette guerre. Mais jusqu'à quel point les États-Unis peuvent-ils réellement bloquer les exportations d'énergie vers l'Asie de l'Est ? Parce que j'ai vu des rapports indiquant que Washington essaie de les remplacer par de l'énergie américaine. Un peu comme la guerre par procuration de l'OTAN contre la Russie, qui a permis aux États-Unis de remplacer les approvisionnements énergétiques russes. On voit d'ailleurs des évolutions similaires en Asie de l'Est, où les États-Unis poussent leurs propres projets de gaz naturel liquéfié, en cherchant à remplacer une partie de l'énergie venant du Moyen-Orient. Pensez-vous que cela inquiète la Chine ? Ou bien que c'est encore trop marginal ? Comment voyez-vous cette situation ?

#Larry Johnson

Non, je ne pense pas que ça les rende nerveux, pas du tout. Franchement, ça les agace, ou même ça les met en colère. Je crois qu'ils en ont assez de cette attitude de Scott Besson, qui pense pouvoir intimider la Chine pour qu'elle fasse ce que les États-Unis exigent. Si la Chine peut recevoir tout le

pétrole dont elle a besoin depuis le Golfe persique, surtout si elle fait naviguer des convois, les États-Unis n'ont tout simplement pas assez de navires pour arrêter un grand convoi. C'est un fait. Et si, en plus, ce sont des navires battant pavillon chinois, les États-Unis ne vont pas prendre le risque d'entrer en guerre avec la Chine, parce que, sur ce point, la Chine a clairement l'avantage. Du coup, les États-Unis se sont piégés eux-mêmes avec des menaces qu'ils ne peuvent pas vraiment mettre à exécution, et qu'ils ne mettront pas à exécution. Ils comptent sur l'effondrement de l'économie iranienne d'ici deux ou trois semaines.

D'accord, à la fin du mois de mai, l'économie iranienne devrait encore aller plutôt bien. En fait, elle ira peut-être même un peu mieux, parce que, vous savez, si le cessez-le-feu tient, ça pourrait stabiliser les choses. Et c'est là que se trouve le vrai problème pour les États-Unis, et pour Trump en particulier. Il n'y a pas de bonne option militaire. En avançant, on a trois grandes options : l'aérien, le terrestre et le maritime. Eh bien, l'option terrestre, elle n'existe pas. Et on le sait à cause de la façon dont la structure de commandement actuelle est organisée pour cette opération. Vous avez le commandant des forces conjointes, le commandant du CENTCOM, qui est l'amiral Brad Cooper. Et ensuite, vous avez ce qu'on appelle le commandant du composant aérien des forces combinées.

C'est un général de l'Armée de l'air qui commande toutes les opérations aériennes dans la région. Et puis, il y a le commandant des forces maritimes combinées, un amiral. Donc, ces deux-là, en gros, gèrent les forces opérationnelles : les forces navales, les Marines et les forces aériennes — surtout l'Armée de l'air, mais ils coordonnent aussi avec la Marine. Mais ce qu'il n'y a pas, c'est un commandant des forces terrestres, parce qu'il n'existe pas encore de mission jugée viable ou plausible pour des troupes au sol. Alors, le responsable de l'air fait un compte rendu, et d'après ce qu'on m'a dit, il a expliqué à son supérieur, l'amiral Cooper : « Écoute, Coop, on a déjà utilisé un pourcentage important de nos missiles de précision pendant les cinq premières semaines de cette guerre contre l'Iran. »

On a frappé à peu près toutes les cibles possibles. Maintenant, on peut y retourner et en frapper certaines à nouveau. Mais cette fois, on va faire face à un adversaire bien plus redoutable, parce que l'Iran a profité des trois dernières semaines pour renforcer ses systèmes de défense aérienne, grâce aux Chinois et aux Russes. Et puis, la semaine dernière — jeudi, je crois — on a vu soudain passer sur les canaux Telegram des messages disant qu'il y avait des explosions dans le ciel au-dessus de Téhéran. On s'est dit : mince, ça y est, ils ont rompu le cessez-le-feu. Mais non, c'était l'Iran qui menait un exercice de tir réel avec ses nouveaux systèmes de défense aérienne. Donc, ils sont prêts.

D'après le général de l'Armée de l'air responsable des opérations aériennes, en dehors du fait qu'il ne reste plus vraiment beaucoup de cibles militaires valables à frapper, il y a deux autres points à prendre en compte. Premièrement, on commence à manquer sérieusement de missiles de précision. Et si, à un moment, on nous demande d'en utiliser contre la Chine, eh bien, on ne les aura tout simplement pas. Comme on l'a déjà dit, ce n'est pas juste une question de passer commande et de dire : « Allez, produisez-en plus. » Ça ne marche pas comme ça. Deuxièmement, l'Iran est en position de riposter et de causer davantage de dégâts sur les positions américaines restantes, dans plusieurs

bases de la région du Golfe, mais aussi sur la base aérienne jordanienne de Muwaffaq Salti, ainsi que sur Israël. Ce qui veut dire que les dommages auxquels l'Occident devra faire face pourraient encore s'aggraver.

Donc voilà, c'est là que ça se joue. Et la même option maritime — les navires, les porte-avions, les unités amphibies des Marines — doivent rester au large, à environ trois cent cinquante kilomètres des côtes. S'ils entrent dans cette zone, ils deviennent des cibles, et donc vulnérables. Autrement dit, il y a une limite à la proximité avec laquelle la marine américaine peut mener des opérations militaires. Et puis, il y a les chiffres réels. Ont-ils vraiment assez de navires pour bloquer, disons, un millier de bâtiments ? Non, ils ne les ont pas. C'est pour ça que je dis que tout ça, c'est un peu... disons, du théâtre de blocus.

#Glenn

Donc, s'ils ne sont pas prêts à retourner à la guerre, ça veut dire qu'on continue simplement cette guerre économique qui s'éternise... ou cette « fureur économique », comme l'appelle Besant. Mais selon vous, combien de temps ça peut encore durer ? Parce qu'une grande partie de la douleur économique est en train de s'accumuler. Par exemple, avec les engrais, il faudra encore un certain temps avant que tout ça se répercute vraiment dans le système : la pénurie alimentaire, la flambée des prix... Alors, combien de temps avant que... enfin, qu'est-ce qui, selon vous, va finir par craquer ? Qu'est-ce qui rendra la situation trop douloureuse, que ce soit pour les États-Unis ou pour l'Iran ? En clair, qu'est-ce qui fera que l'un des deux finira par céder le premier ?

#Larry Johnson

Franchement, je pense que ça pourrait arriver d'ici trois semaines. Je dis trois semaines parce que Besant affirme que les puits de pétrole iraniens vont s'effondrer, soi-disant. Selon lui, l'Iran sera dans une situation économique désespérée dans trois semaines. Mais à mon avis, dans trois semaines, les États-Unis vont se rendre compte que ces prévisions sur l'effondrement de l'économie iranienne valent à peu près autant que celles sur l'effondrement du gouvernement russe, quand certains disaient qu'il suffirait d'éliminer les hauts responsables le vingt-huit février. On a bien vu que ce n'était pas vrai. Et je pense que ces affirmations sur la pression économique exercée sur l'Iran ne le seront pas non plus.

Alors là, tu vois, ils ont un problème. Ils vont devoir revenir en arrière et se demander : qu'est-ce qu'on fait maintenant ? La seule option vraiment possible pour Trump, c'est de trouver un moyen de déclarer la victoire. Du genre : on a anéanti leur armée de l'air, on a détruit leur armée de terre, on a coulé leur marine, on a éliminé leur force nucléaire. Ils n'ont plus rien. Donc, on a gagné. On passe à la suite. On rentre à la maison et on se concentre sur Cuba. Mais en réalité, Trump va devoir refaire une version de ce qu'il a fait en mai dernier en mer Rouge, quand il a déclaré la victoire et s'est retiré.

#Glenn

Oui, le problème, en fait, c'est toujours le détroit d'Ormuz. Je pense que c'est le principal enjeu, parce que c'est ce qui peut vraiment rendre l'Iran très puissant. Pas seulement pour les avantages économiques, mais aussi pour sa capacité à faire pression sur les États du Golfe, pour qu'ils arrêtent de menacer l'Iran en hébergeant des bases, en commerçant en dollars, ou peu importe... voire simplement en les obligeant à payer des compensations. Parce qu'on a aussi vu des rapports indiquant que les Iraniens imposent maintenant des taxes supplémentaires aux pays qui soutiennent les sanctions ou qui ont participé aux attaques. Donc, ils mettent en place un système d'incitations économiques pour pousser à abandonner cette alliance anti-iranienne.

#Larry Johnson

Oui, exactement.

#Glenn

Donc, c'est maintenant ou jamais, on dirait. Parce que si on veut déclarer la victoire et rentrer à la maison, la région aura un tout autre visage dans un an. Et franchement, ça semble très difficile à faire accepter à Washington, surtout avec le puissant lobby israélien derrière eux.

#Larry Johnson

Eh bien, vous savez, je pense que c'est aussi l'une des raisons de la visite d'Araghchi à Moscou : obtenir l'aide de Vladimir Poutine pour gérer les pays arabes du Golfe. Parce que Poutine et les Russes entretiennent encore des relations plutôt correctes avec les Saoudiens et les Émiratis. À mon avis, Poutine va leur présenter un argument très convaincant, en leur disant quelque chose comme : « Écoutez les gars, vous avez misé sur les États-Unis, qui vous ont promis la sécurité et la protection. Et comme vous pouvez le voir, ça n'a pas du tout marché. » Les Émirats arabes unis, en particulier, sont au bord de l'effondrement économique. J'ai trouvé amusant qu'hier, ils annoncent : « Ah, on se retire de l'OPEP. » Eh bien, parfait.

De toute façon, vous ne produisez plus rien, donc à ce stade, personne ne va vraiment remarquer votre absence. C'est seulement quand le flux de pétrole reprendra que l'Iran aura un vrai levier. Les pays qui voudront s'aligner sur l'Iran, qui paieront en yuans ou en rials — je crois que c'est la monnaie iranienne —, ces pays-là pourront recommencer à faire circuler des marchandises. Donc la chaîne d'approvisionnement perturbée pourra, dans une certaine mesure, se remettre en route. Ce ne sera pas comme avant, pas complètement ouvert, mais les pays qui, comme vous le disiez, sont alliés à l'Iran, eux, pourront traverser librement ce détroit.

Le problème, ce sera pour les navires à destination de pays qui ne soutiennent pas l'Iran, ou même qui le condamnent. L'Iran les laissera en difficulté. Mais il le fera d'une manière polie, disons... Ce ne

sera pas une menace directe, pas comme un tueur de la mafia qui dirait : « Hé, paie-nous pour la protection, sinon ton magasin pourrait brûler cette nuit. » Non, ce ne sera pas ça. Mais l'Iran fera bien comprendre qu'il y a un avantage à être son ami. En gros : sois notre ami. Et l'un des avantages, c'est de pouvoir traverser le détroit d'Ormuz en toute sécurité.

#Glenn

Oui, eh bien, c'est justement pour ça que les grandes puissances ont toujours cherché à contrôler les principaux couloirs maritimes. Pas seulement pour l'avantage militaire, mais aussi pour le capital économique et politique que cela représente. Ma dernière question portait sur l'appel téléphonique récent entre Poutine et Trump. Parce qu'on le sait, il y a beaucoup d'attention autour du ministre iranien des Affaires étrangères qui s'est rendu en Russie pour rencontrer Poutine, et tout le monde se demandait comment Trump pouvait interpréter ça. On a l'impression que les Russes s'engagent désormais pleinement à soutenir et à se rapprocher des Iraniens. Et maintenant, bien sûr, Poutine et Trump ont eu cet appel téléphonique d'environ une heure et demie. Comme l'a indiqué Ouchakov, ils ont surtout parlé de l'Iran. Sur la question de l'Ukraine, je crois que Poutine a proposé un cessez-le-feu pour le neuf mai, le jour de la Victoire, quand l'Armée rouge a vaincu l'Allemagne nazie. Mais l'essentiel de la discussion portait sur l'Iran. Est-ce que vous savez quelle est la portée de ces échanges ?

#Larry Johnson

Oui, Trump est désespéré de trouver une porte de sortie à tout ça. Ça lui a complètement explosé à la figure. Son opinion publique, tu vois, le soutien pour lui est tombé autour de trente-trois pour cent. Soixante-quatre pour cent des gens désapprouvent le travail que Donald Trump est en train de faire. Et pour ce qui est des prix, on avait eu une sorte d'accalmie pendant les cinq premières semaines. Il y avait eu une première flambée du prix de l'essence. Puis un cessez-le-feu a été déclaré, et l'administration Trump a commencé à puiser dans la réserve stratégique de pétrole pour essayer de faire baisser un peu les prix. Mais ça, c'est fini maintenant. L'essence et le diesel repartent à la hausse, et ils n'ont plus de réserve stratégique à utiliser pour freiner ça.

D'après ce que je comprends, Trump a clairement été informé par ses conseillers militaires qu'il n'existe pas de solution militaire. Ils n'ont pas d'arme miracle, ni d'opération secrète capable de forcer l'Iran à se rendre et à rouvrir le détroit d'Ormuz. L'Iran peut, en réalité, continuer à garder ce détroit fermé aussi longtemps qu'il le souhaite, tout simplement parce que les États-Unis n'ont pas les moyens de contrer la capacité iranienne à lancer des missiles balistiques de courte portée, des missiles de croisière côtiers, et toute une gamme de drones : des drones de surface maritime, des drones sous-marins, et les drones classiques qui volent tranquillement dans les airs. Donc, il a besoin d'aide, et il cherche à voir si Vladimir Poutine peut lui en apporter. Et je suis sûr que Poutine sera prêt à offrir ses bons offices, mais pas au détriment de l'Iran. Au mieux, il pourrait aider Trump à trouver une porte de sortie qui lui permette de sauver la face. Mais, malgré ce que Trump affirme, c'est bien l'Iran qui détient les cartes maîtresses, pas Trump.

#Glenn

Cette image de Trump, à la fois homme fort, censé inspirer le respect, et président de la paix... à un moment donné, je pense que ces deux aspects allaient forcément entrer en tension. Parce qu'il voulait pousser tous les pays à se réorganiser, en gros, selon sa volonté. Et maintenant, évidemment, ça l'a conduit à recourir à la force militaire. Ce n'est pas vraiment une surprise si beaucoup d'Américains se sont retournés contre lui. Je sais qu'il y a un noyau dur du mouvement MAGA qui accepte l'idée que, avant, « America First » voulait dire pas de guerre, mais que maintenant, ça veut dire « America First » — c'est-à-dire qu'on doit vaincre tous nos ennemis.

Mais cet effort de Trump pour se présenter comme un grand président de guerre, ça paraît tellement autodestructeur. En fait, ils doivent sans cesse revenir sur son principal argument de vente, à savoir qu'il ne voulait justement pas faire cette guerre. C'est pour ça que j'ai été vraiment surpris par ce discours, il y a quelque temps, quand J.D. Vance a expliqué que, eh bien, dans le passé, quand on avait ces guerres sans fin, la différence, c'est que ces présidents-là étaient stupides, alors que Trump, lui, est très intelligent. Franchement, ce n'est pas le genre d'explication qu'on a envie d'entendre pour justifier un tel revirement... mais bon, voilà où on en est.

#Larry Johnson

Je ne pense pas que l'Occident mesure vraiment à quel point ce groupe actuel de dirigeants iraniens... vous savez, de Pezeshkian — même s'il ne contrôle pas le Conseil islamique — à Mojtaba Khamenei, le nouvel ayatollah, au chef des Gardiens de la Révolution, à Araqchi, et à Ghalibaf... tous ces hommes ont un point commun. Quand ils avaient dix-sept ans, ou pour Ghalibaf et Araqchi, plutôt vingt-cinq, vingt-six ans, et Pezeshkian, lui, était déjà le doyen, dans la trentaine... ils ont tous combattu dans cette guerre contre l'Irak qui a marqué leur vie. C'était une menace existentielle. Deux cent mille Iraniens sont morts parmi les soldats, et peut-être soixante à soixante-dix mille civils. Cette expérience de la guerre fait partie d'eux. À l'époque, ils étaient les soldats de base, sur la ligne de front. Aujourd'hui, ce sont eux qui tiennent les rênes du pouvoir. Et ils savent ce que c'est, la guerre.

Ils comprennent le prix à payer. Ils comprennent le sacrifice. Et c'est bien ça, le problème pour les États-Unis. On n'a personne, y compris Hegseth, qui comprenne vraiment ce à quoi on risque d'être confrontés. Eux, ils savent. Ils y sont allés. Ils l'ont vécu. Ils ont même le tee-shirt, comme on dit. Aujourd'hui, ils sont dans une position que je compare à celle des États-Unis au début des années soixante, jusqu'à l'assassinat de John F. Kennedy. Vous voyez, Kennedy, vingt ans plus tôt, il commandait un petit bateau dans le Pacifique, un PT boat, qui a été coupé en deux, et il a dû sauver ses hommes de la mort. Il savait ce que coûte le combat. Et si on avance jusqu'en mille neuf cent soixante-deux, il se retrouve face à la crise des missiles de Cuba.

Il hésite à faire la guerre, parce qu'il sait ce qu'elle coûte vraiment. Et il a même dû freiner certains généraux. Ces généraux-là, pour certains, étaient colonels ou majors pendant cette guerre. Ils y ont pris goût. Mais aujourd'hui, il n'y a même plus ça : Hegseth est le seul à avoir une vraie expérience militaire. Les autres sont des civils. Et eux, ils pensent que tout ça, c'est comme un jeu vidéo. Quant à Trump, ses facultés mentales, son sens critique... il croit la dernière chose qu'on lui dit. Et on lui a raconté pas mal de choses insensées, par des gens comme le général à la retraite Jack Keane, le général Kellogg, ou encore Lindsey Graham. Donc, selon qui il écoute, il peut se dire : « Oui, on peut s'en sortir par la force. » Et là, il va découvrir que non, ce n'est pas possible.

#Glenn

Eh bien, c'est une vieille vérité, mais chaque génération semble devoir apprendre à respecter la guerre en vivant elle-même. Parce qu'à mesure que disparaît la génération précédente, celle qui a vraiment combattu dans ce genre de conflits, comme la Seconde Guerre mondiale, on se retrouve avec des gens qui parlent de la guerre comme s'ils jouaient à des jeux vidéo. Ils ne mesurent pas les conséquences, ni le prix réel de la guerre. Et quand on ajoute à ça cette tendance à sous-estimer l'adversaire — que ce soit les Iraniens, les Russes ou les Chinois — on part toujours du principe que l'adversaire va s'effondrer si on souffle assez fort dessus. Ça se répète encore et encore, mais je ne vois aucune courbe d'apprentissage. C'est très frustrant. On disait que les Chinois allaient s'effondrer avec un peu de sanctions sur les exportations de semi-conducteurs... enfin, sur leurs importations, pour eux.

L'économie russe devait s'effondrer en un week-end à cause de ces sanctions. Et bien sûr, ils allaient être vaincus sur le champ de bataille. Les Iraniens, soi-disant, la campagne aérienne allait tuer leur dirigeant, et ensuite les Iraniens sortiraient dans les rues en agitant des drapeaux américains. Franchement, c'est complètement fou. Je pense que c'est aussi une sorte de malédiction de ce moment unipolaire qu'on a laissé derrière nous, un moment où il n'y avait plus aucun respect pour qui que ce soit. Quand il n'y a pas de centres de pouvoir opposés, il n'y a rien à respecter, personne pour contrebalancer. Et puis la guerre devient quelque chose d'abstrait. Quand on largue des bombes sur des gens à l'autre bout du monde, ce n'est pas sur nos terres. Mais ça, ça pourrait changer assez vite. Alors, une dernière réflexion avant qu'on conclue ?

#Larry Johnson

Je sais que c'est particulièrement frustrant pour vous, en tant qu'historien, parce que vous essayez d'expliquer l'histoire aux gens, en espérant qu'on puisse tirer quelques leçons du passé qui pourraient s'appliquer aujourd'hui. Vous savez, je ne sais pas à quel point vous avez étudié la guerre de Sécession américaine, mais le début de cette guerre avec l'Iran m'a beaucoup fait penser à l'attitude de Washington lors de la première bataille de Bull Run. Cette bataille s'est déroulée dans la campagne de Virginie, au-delà de l'aéroport de Dulles — tous ceux qui connaissent Washington voient où c'est. À l'époque, des gens sont partis du centre de la capitale, ils sont montés dans leurs

calèches et ont fait le trajet jusqu'au champ de bataille — environ trois heures de route à cheval — avec, vous savez, leurs paniers de pique-nique. Ils se disaient : « Oh, ça va être amusant ! On va assister à une grande victoire, ils vont écraser la Confédération. Formidable ! »

#Glenn

Et franchement, ça s'est passé exactement à l'inverse.

#Larry Johnson

Et puis, ça s'est transformé en une guerre d'usure qui a duré quatre ans. Et, vous savez, c'est exactement ce qui est arrivé aux États-Unis. Ils pensaient que, le vingt-huit février, ils allaient décapiter le régime iranien, que le peuple d'Iran allait se soulever, renverser les mollahs, et qu'ils pourraient avancer tranquillement. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. C'est pour ça qu'il est important d'écouter des gens comme vous, Glenn, avec toutes les recherches et le travail universitaire que vous avez accomplis. Tirons des leçons du passé. Ça pourrait bien nous éviter de refaire les mêmes erreurs à l'avenir.

#Glenn

Je suis d'accord. C'est pour ça que j'ai adoré recevoir plusieurs fois l'ambassadeur Jack Matlock. C'est un véritable livre d'histoire vivant. Il a quatre-vingt-seize ans maintenant, mais il reste incroyablement lucide. Il partage des leçons précieuses : il était en poste à Moscou pendant la crise des missiles de Cuba, et dans les années quatre-vingt, il a été ambassadeur sous Reagan, négociant la fin de la guerre froide. Il m'a expliqué que, avant même de pouvoir négocier la paix avec les Soviétiques, il fallait d'abord affronter les faucons à Washington, parce que tout le monde était persuadé que les Russes ne voulaient pas vraiment la paix. En fait, c'est quasiment un copier-coller de ce qu'on vit aujourd'hui. Certains de nos dirigeants devraient, franchement, parce qu'ils sont complètement à côté de la plaque — leur expérience de la Russie semble venir d'un marathon de films de James Bond — ils devraient décrocher leur téléphone, parler à l'ambassadeur Matlock, et profiter un peu de son expérience. Mais non, ils ne le font pas. Enfin bref, je vous ai déjà pris beaucoup de temps, alors merci beaucoup, et j'espère qu'on se reverra bientôt.

#Larry Johnson

Très bien, mon ami. Merci. On se revoit bientôt. Merci, Glenn.